

« PASSANT PAR JÉSUS CHRIST »

ET

« CHACUN, PASSANT PAR LA FOI DE L'AUTRE »

(8) Et d'abord je rends grâce à mon Dieu, passant par Jésus Christ, au sujet de vous tous, parce que votre foi est annoncée de par le monde entier. (9) Car m'en est témoin le Dieu à qui je rends un culte en mon esprit, en l'heureuse annonce de son fils, je fais sans relâche mémoire de vous, (10) en tout temps, dans mes prières, demandant que de quelque façon maintenant un jour je fasse bonne route, dans la volonté de Dieu, et vienne chez vous. (11) Car je désire fort vous voir, afin que je vous communique quelque don spirituel, pour que vous soyez affermis, (12) c'est-à-dire pour que parmi vous, ensemble, chacun, passant par la foi de l'autre, soit interpellé, vous et aussi moi. (13) Je ne veux pas que vous l'ignoriez, frères : souvent je me suis proposé de venir chez vous – et j'en ai été empêché jusqu'ici – afin d'avoir quelque fruit parmi vous aussi comme parmi les autres nations. (14) Je suis redevable aux Grecs et aux Barbares, aux sages et aux insensés. (15) C'est ainsi que, en ce qui me concerne, il y a grande ardeur à vous adresser, à vous aussi qui êtes à Rome, l'heureuse annonce.

ÉPÎTRE AUX ROMAINS, I, 8-15

Un commencement qui se répète

Ce passage a de quoi surprendre le lecteur.

Paul commence, en effet, par déclarer aux destinataires de sa lettre : Et d'abord je rends grâce à mon Dieu, passant par Jésus Christ, au sujet de vous tous, parce que votre foi est annoncée de par le monde entier. Or, pour finir, il leur écrit : C'est ainsi que, en ce qui me concerne, il y a grande ardeur à vous adresser, à vous aussi qui êtes à Rome, l'heureuse annonce.

On ne peut éviter de se poser la question suivante : pourquoi donc *Paul* souhaite-t-il tellement faire part encore de l'*heureuse annonce* à ses correspondants alors qu'il vient de reconnaître que déjà leur *foi est annoncée dans le monde entier* ?

Accordons qu'il n'y ait rien d'inconséquent, encore moins de contradictoire, dans la pensée de *Paul*. Dans ce cas, il faut admettre que l'*adresse*, ici en cause, ne se confond pas avec l'instant initial où elle se produit, qu'elle dure au-delà de celui-ci. Et il faut admettre aussi que la *foi* accordée à cette *heureuse annonce* ne se confond pas, elle non plus, avec son premier accueil.

Cependant une difficulté demeure. Comme on a pu le remarquer, c'est la *foi* elle-même qui est devenue un objet d'*annonce*. *Paul* ne vise pas le contenu de cette *foi*, mais le fait même qu'elle existe. Il semble bien, en effet, qu'on doive entendre ainsi ce qu'il déclare quand il écrit : *votre foi est annoncée de par le monde entier*. Et, pour rester dans la même ligne, c'est cette *foi*, l'exercice ou la pratique de cette *foi*, et non pas l'*heureuse annonce*, qu'on la considère dans son contenu ou dans son effectuation, qui permet une interpellation réciproque des croyants. *Paul* écrit : *pour que chacun, passant par la foi de l'autre, soit interpellé, vous et aussi moi*.

Ces observations sont suffisantes pour mobiliser notre attention. Il importait de les formuler avant de reconnaître la pensée qui se fraie son chemin dans ce passage.

La réciprocité dans la communication

Notons, pour commencer, que les propos de *Paul* sont marqués par la déception. Il est éloigné de ses correspondants et il le regrette. Aussi écrit-il, non sans un certain embarras dans l'expression : *je fais sans relâche mémoire de vous, en tout temps, dans mes prières demandant que de quelque façon maintenant un jour je fasse bonne route, dans la volonté de Dieu, et vienne chez vous*. Il ajoute aussitôt, très clairement : *Car je désire fort vous voir*. Et un peu plus loin il insiste en donnant des précisions : *je ne veux pas que vous l'ignoriez, frères : souvent je me suis proposé de venir chez vous – et j'en ai été empêché jusqu'ici...*

Or, ce souhait d'une visite, non encore réalisé, la lettre l'accomplit d'une certaine façon, mais très imparfaitement. En effet, la lettre, par elle-même, établit bien une communication entre *Paul*, qui l'envoie, et ceux qui la reçoivent. Mais elle ne peut que permettre une éventuelle réciprocité. Or c'est une réciprocité actuelle que *Paul* attend de la visite qu'il désire faire. *Car*, écrit-il, *je désire fort vous voir, afin que je vous communique quelque don spirituel, pour que vous soyez affermis, c'est-à-dire pour que parmi vous, ensemble, chacun, passant par la foi de l'autre, soit interpellé, vous et aussi moi*.

Ainsi la lettre que *Paul* est en train d'écrire dit-elle sa propre limite. Mais, par son contenu exprès, elle signale aussi, en même temps, que la rencontre effective, qui aurait lieu à *Rome*, ne tiendrait pas sa propriété singulière de ce qu'elle mettrait physiquement en contact *Paul* et ceux qui sont à *Rome*. Car, manifestement, la présence physique simultanée ne suffirait pas à établir la communication, même si elle permettait l'actualité d'une réciprocité qui manque encore maintenant. En effet, le propre d'une rencontre à *Rome* consisterait en ce qu'elle offrirait à chacun, tout autrement qu'une lettre, l'occasion de s'impliquer effectivement dans une communication réciproque, à la fois comme émetteur et comme destinataire. Or, plus et

tout autrement que la présence physique, c'est une telle implication qui manque à *Paul*, éloigné qu'il est de ceux qui sont à *Rome*. Mais c'est elle aussi qu'il va tenter de remplacer par la lettre qu'il écrit.

En effet, quoi qu'il y paraisse d'abord, cette lettre est une réponse. Car *Paul*, en vérité, répond à la *foi* de ceux qui sont à *Rome*, à cette *foi* qui est annoncée de par le monde entier. Et il répond à cette *foi* en leur adressant la seule chose par laquelle il peut leur répondre, même s'ils ont déjà reçu cette chose : par *l'heureuse annonce*.

Ainsi, en adressant à ceux qui sont à *Rome* *l'heureuse annonce*, qu'ils ont pourtant déjà reçue, *Paul* se conduit-il envers eux comme il le ferait envers quiconque à qui il l'adresserait pour la première fois. En effet, s'il veut leur rendre visite, c'est afin d'avoir quelque fruit parmi vous aussi, leur dit-il, comme parmi les autres nations.

Cette dernière observation n'est pas sans portée. Car, certes, la réciprocité peut sembler ne pas fonctionner quand il s'agit des Grecs ou des Barbares, des sages ou des insensés, des autres nations, bref, de tous ceux qui, à la différence des correspondants de *Paul* qui sont à *Rome*, n'ont pas reçu *l'heureuse annonce* et, par conséquent, n'ont pas eu l'occasion de lui répondre par leur *foi*.

On se tromperait cependant si l'on estimait qu'ils ne peuvent que recevoir et que le message que *Paul* leur adresse, et qu'en effet ils n'ont pas encore reçu, ne peut pas être lui-même une réponse que *Paul* est tenu de donner, qu'il leur doit, au sens le plus littéral de ce terme. Car, si étonnant qu'il paraisse, la réciprocité est déjà à l'œuvre, et de l'aveu même de *Paul*.

En effet, comme il le déclare, quand il annonce, il ne fait lui-même que payer une dette : il leur est redevable ! Grecs et Barbares, sages et insensés, les autres nations sont donc ses créanciers : ils lui ont déjà donné ! Le terme grec employé ici ne signifie pas une obligation quelconque et encore moins un devoir, entendu au sens le plus formel du mot, mais bien l'astreinte à laquelle est soumis un débiteur, celui à qui on a déjà donné et qui doit rendre, retourner, sinon l'équivalent de ce qu'il a reçu, du moins quelque chose. Ainsi tous ceux auxquels *Paul* s'adresse lui ont donc déjà donné quelque chose. Aussi bien pour eux aussi, comme pour ceux qui sont à *Rome* et qui croient déjà, son annonce est-elle une réponse qu'il leur adresse. Ce qui peut nous détourner d'accepter cette vue, c'est que nous jugeons « ce que » *Paul* a reçu ou reçoit des autres, quels qu'ils soient, c'est, surtout, que nous estimons le contenu de son message meilleur ou supérieur à ce qui peut lui venir des autres. Or, nous devrions plutôt nous attacher au mouvement même de la réciprocité dans lequel nous sommes toujours et qui est la vérité même de la communication.

Que conclure de cela sinon que, puisque la réciprocité est au principe de toute communication, *l'heureuse annonce* n'y échappe pas ? Nous ne pouvons donc pas soutenir par exemple que, s'agissant d'une heureuse annonce de Dieu, celle-ci ferait exception et qu'elle ne se produit pas dans le procès d'une communication, où chacun donne et reçoit, parle et écoute tout ensemble.

En tout cas, en admettant cette pensée, nous n'avons pas à craindre de faire de Dieu un interlocuteur comme un autre. Si nous le prétendions nous oublierions que nous sommes interpellés, tous tant que nous sommes, comme le dit *Paul*, soit passant par Jésus Christ, soit chacun, passant par la foi de l'autre. Dès lors, pourquoi donc ne pas faire l'hypothèse que ce

sont là, pour *Paul*, deux façons différentes, irréductibles assurément l'une à l'autre mais équivalentes, inséparables l'une de l'autre, de dire une seule et même opération de communication, marquée par la réciprocité, qui opère toujours, comme une structure active, en toute communication ?

Il reste que nous devons tenter de comprendre pourquoi ces deux formulations sont équivalentes. Car, enfin, il n'est pas évident que *Jésus Christ* ait la même signification que *la foi de l'autre*. En effet, *passant chacun par la foi de l'autre* dit expressément la réciprocité. Mais en quoi *passant par Jésus Christ* dit aussi la réciprocité ?

Cherchons donc dans le texte que nous lisons ce qui nous permet de répondre à cette question.

L'esprit et la réciprocité

Paul fait état du *Dieu à qui*, écrit-il, *je rends un culte en mon esprit, en l'heureuse annonce de son fils*. Un peu plus loin, la mention de *l'esprit* réapparaît. Ce n'est plus pour caractériser le rapport cultuel de *Paul* envers celui qu'il nomme *mon Dieu*, mais pour qualifier proprement sa communication avec ses correspondants. Il écrit, en effet : *Car je désire fort vous voir, afin que je vous communique quelque don spirituel, pour que vous soyez affermis, c'est-à-dire pour que parmi vous, ensemble, chacun, passant par la foi de l'autre, soit interpellé, vous et aussi moi*.

Dans cette dernière déclaration la réciprocité dans la *foi* est explicitement reconnue comme le mode sous lequel un *don spirituel* est communiqué entre croyants. Or cette même réciprocité n'est pas absente de la première déclaration où se rencontre déjà *l'esprit*. En effet, de quoi s'agit-il alors ? Il s'agit d'un *culte*, c'est-à-dire d'un geste de retour en échange du don qui a été fait à *Paul* par *Dieu dans l'heureuse annonce de son fils*.

Ainsi tout se passe comme si, dans la langue de *Paul*, le terme d'*esprit* désignait le principe d'une communication qui ne peut être que réciproque. Il peut dire : *le Dieu à qui je rends un culte en mon esprit* et ajouter aussitôt : *en l'heureuse annonce de son fils*. Il parle alors de ce même *Dieu* qu'il avait initialement nommé *mon Dieu* et auquel il avait déclaré rendre grâce : *Et d'abord je rends grâce à mon Dieu*. Si l'énoncé porte la marque d'une extrême densité dans l'expression, c'est parce que *Paul* cherche à rendre, jusque dans son style, le fonctionnement d'une réciprocité qui, d'une certaine façon, n'a jamais commencé et qui n'existe jamais que sur le mode d'un renouvellement permanent.

Cette réciprocité n'a jamais commencé, puisqu'elle existe comme la relation, sans commencement ni fin, de *Dieu à son fils*. Or, que *Dieu*, comme père, soit à l'origine de la relation qu'il entretient avec *son fils* ne dit rien contre la réciprocité qui existe dans cette relation. En tout cas, quand la réciprocité se manifeste entre *Dieu* et nous, c'est sous les espèces d'une *heureuse annonce*. Or, qui dit *annonce* rassemble dans le présent le passé comme l'avenir : un événement s'est produit mais, s'il est *annoncé*, c'est que sa réception a toujours encore à se produire et que son présent, quand il sera devenu passé, restera aussi toujours futur. Le terme de *foi* désigne cet accueil au présent d'un passé toujours futur. On peut donc, simultanément et sans contradiction aucune, soutenir que déjà *cette foi est annoncée de par le monde entier* et désirer, comme ce qui manque encore, comme la

communication d'un *don spirituel* qui sera un *affermissement*, être réciproquement *interpellé*, *chacun, passant par la foi de l'autre*.

Dans ces conditions, en exprimant son désir de *venir* chez ses correspondants, de les *voir*, *Paul* manifeste autre chose encore qu'une intention, même sincère. Car la venue et la visite, par leur effectivité, rendraient autrement actuelle une communication déjà bien réelle mais, comparée à celle que permettra la rencontre, vécue encore sur le mode de la virtualité.

Rappelons-nous comment s'achève ce passage : *C'est ainsi que, en ce qui me concerne, il y a grande ardeur à vous adresser, à vous aussi qui êtes à Rome, l'heureuse nouvelle*. Donnons toute sa force, qui est grande, au *c'est ainsi*. N'entendons pas seulement un « c'est pourquoi » mais, plutôt, « voilà les conditions dans lesquelles nous sommes les uns par rapport aux autres ». Quant à *adresser...l'heureuse annonce*, *Paul* n'utilise pas cette expression pour laisser entendre qu'il partirait, avec ses correspondants, d'un zéro de communication. Il s'agira plutôt d'une répétition dans la communication, mais une répétition qui sera étrangère aux monotonies de la redondance : elle sera, pour eux comme pour lui, un renouvellement, un nouveau commencement de la communication.

Deux figures de l'esprit

Telle est la « vertu », au sens propre de ce dernier mot, de ce que *Paul* nomme l'*esprit* ou encore le *don spirituel*. Il désigne ainsi, ici du moins, la force réelle que possède la communication, sa capacité de passer sans cesse non du possible au réel mais, littéralement, d'une virtualité, qui est réelle, à une actualité, elle aussi réelle, et ceci indéfiniment. Une telle communication se produit aussi bien en *Dieu* lui-même, allant d'un père à son fils, et réciproquement, qu'entre *Dieu* et nous, et réciproquement, et entre nous, les uns avec les autres.

Quant à *Jésus Christ*, il est le médiateur, l'objet et l'acteur d'un admirable échange, celui en qui, personnellement, historiquement, initialement une fois et sans cesse initialement dans toute la suite du temps, se produit ce passage du virtuel à l'actuel. Il est un autre nom de la *foi de l'autre* par laquelle sans cesse, nouvellement, se produit ce même passage. Aussi bien *Paul* n'hésite-t-il pas à employer, pour *Jésus Christ* comme pour cette *foi*, ce même « par » (en grec, la préposition *dià*, suivie du génitif), qu'on a traduit ici par « passant par », afin de rendre plus sensible l'activité médiatrice. D'elle-même, certes, cette préposition ne dit évidemment pas la réciprocité mais seulement la médiation. Si cependant, ici, la réciprocité est en cause, c'est parce que le « passant par » est dit pareillement de *la foi de l'autre* et de *Jésus Christ*.

On peut donc convenir de comprendre *Jésus Christ* et, d'autre part, *la foi de l'autre* comme deux figures de l'*esprit* qui se commentent et s'éclairent l'une l'autre, en échangeant entre elles leur signification : *Jésus Christ* dit la réciprocité entre *Dieu* et nous ; *la foi de l'autre* dit la réciprocité entre nous. Ainsi la puissance d'établir la communication, la vertu liante que désigne ce terme d'*esprit* se concrétise-t-elle historiquement en ces deux objets médiateurs. On peut, ici surtout, pour parler comme *Paul*, les nommer spirituels. Les nommer symboliques n'enlève rien à l'affirmation de leur réalité mais permet d'exprimer clairement et directement la fonction d'unir que nous leur reconnaissons.

Transcendance et immanence dans la communication de Dieu

Il suffit d'affirmer la communication de *Dieu*, d'attribuer à *Dieu* la communication, de le tenir pour l'origine de celle-ci, pour qu'on ne risque pas de confondre *Dieu* avec les destinataires de cette communication. En effet, l'un ne peut pas devenir l'autre, sauf à supprimer la communication elle-même. Ainsi la communication, par elle-même, garantit-elle la distinction des partenaires ou, pour mieux dire, leur transcendance réciproque l'un par rapport à l'autre.

C'est ainsi que, à la suite de *Paul*, s'agissant de *Jésus Christ*, non seulement nous le distinguons de *Dieu* comme un *fil* de son père, mais aussi nous le distinguons, comme personne singulière, de chacun d'entre nous. Quant à *la foi de l'autre*, donc de *l'autre* que soi-même, l'expression même laisse suffisamment entendre que cette *foi* ne peut se confondre avec *la foi* de celui qui est *interpellé* par elle.

Mais là n'est pas encore le propre de la pensée que *Paul* propose ici. Ce propre consiste, avant tout, à affirmer que cette transcendance, essentielle à toute communication et donc aussi à la communication de *Dieu*, est à l'œuvre dans l'immanence de notre histoire sans être absorbée par elle, et qu'elle y est doublement : elle passe *par Jésus Christ* et aussi par *l'interpellation* que s'adressent réciproquement les croyants, *chacun passant par la foi de l'autre*.

Allons même plus loin. Car *Paul* nous laisse une tâche à poursuivre. Non seulement, comme lui, nous acceptons que ces deux figures soient compatibles mais, comme on l'a dit tout à l'heure, nous pressentons qu'emportées par un mouvement analogue à celui d'un circumincession, elles s'éclairent et, si l'on ose dire, s'imitent l'une l'autre.

Pourquoi ?

Mais parce qu'elles sont l'une et l'autre pareillement travaillées par l'altérité : pour *Jésus Christ*, l'altérité du père et du fils et aussi de *Dieu* et de l'homme ; pour *la foi de l'autre*, cette altérité irréductible qui tient à la différence des individus humains entre eux, quels qu'ils soient. De ce fait, plus on comprendra l'une, plus on comprendra l'autre et, surtout, on réalisera que, du moins en christianisme, on ne peut vraiment comprendre l'une que par l'autre.

On s'étonnera donc toujours de la résistance que rencontre une telle pensée, surtout si l'on se souvient que le dogme lui-même, dans le cas de la Trinité, conduit à reconnaître que la réciprocité, dans la relation mutuelle du Père et du Fils, se joue de tout rapport d'antériorité ou de succession. Pourquoi, dès lors, ne pas discerner là une invitation à admettre que la réciprocité est, si l'on peut dire, structurellement à l'œuvre dans toute communication et donc, notamment, que ce que nous nommons appel est déjà réponse, et réciproquement. En tout cas, c'est bien dans cette direction que nous sommes conduits par la méditation de Romains I, 8-15 (1).

Il n'est pas indifférent de le remarquer expressément. En effet, par la suite, quand nous aurons à comprendre, avec *Paul*, l'histoire de la communication entre *Dieu* et les *hommes*, nous

pourrons être tentés de supposer que la réponse de ces derniers a manqué et que, par conséquent, la réciprocité n'est pas à l'œuvre. Or, par le fait, cette réponse n'a pas manqué mais elle n'a pas toujours été donnée, c'est le moins qu'on puisse dire, sur le mode du consentement, et de l'alliance paisible. Aussi convient-il de distinguer entre la réponse elle-même, qui est toujours là, du fait de la communication, et sa teneur, qui varie.

Guy LAFON

Clamart, le 19 avril 2007

- Notes -

(1) – À ce sujet nous faisons nôtres sans réserve ces belles réflexions de Maurice Nédoncelle dans ***La Réciprocité des Consciences*** (Paris, 1942, p.87) : « ...*la réciprocité n'est pas fatalement l'égalité native. Elle n'empêche pas la prédominance temporelle ou éternelle qui s'exerce sur chaque moi. Dieu est l'infinie transcendance, mais il est aussi l'infinie condescendance qui élève gratuitement vers elle l'être qu'elle nous donne. Le lien qui nous attache à lui est encore une réciprocité, car la relation des esprits ne peut être autre chose si elle n'est cela ; mais c'est la réciprocité accessible à la créature, qui ne peut penser et agir Dieu que par une grâce incessante.* »